

Ce sac poubelle ne remuait plus, enfin ! Maintenant c'était définitivement terminé... Je le contemplais, le regardait s'éloigner un peu plus à chaque seconde, emporté par le courant du fleuve... J'étais assise là, sur un banc en face, devant le calme paisible qui m'animais et celui de la profondeur de la nuit noire. Je demeurais impassible, stoïque. Je ne ressentais absolument rien, aucunes émotions, ni haine ni tristesse, le néant intégral. Tout n'était que de sa faute à elle, elle m'avait provoquée délibérément et en avait subi les conséquences tragiques. Je la détestais de ne pas m'appartenir avec un dévouement sans failles, comme moi je l'étais pour elle. Elle n'avait été qu'un immense gâchis depuis toutes ces années, une perte de temps au quelle je n'étais clairement pas satisfaite.

Plus tôt dans la journée, j'avais pris le train avec elle pour me rendre à Saint-Etienne. Ce n'était pas loin de chez moi, à trois quart d'heures environ. Nous étions partis vers neuf heures trente, la joie et l'insouciance des premiers instants l'animait. Son sourire éclatant montait jusqu'aux oreilles. Quoi de plus normal avec le programme que je lui avais prévu depuis la veille. Elle ne faisait que d'en parler, et remuait dans tous les sens, tellement elle ne pouvait plus cacher son enthousiasme. Si elle savait, si elle savait à quel point je la détestais tant. Ce sourire angélique qu'elle affichait avec innocence. J'avais envie de le lui arracher et de le lui briser sans vergogne. Une fois arrivées à destination, nous étions descendus pour nous rendre à sa bibliothèque préférée où elle adorait que je lui lise des histoires. Je ne lui lisais que des histoires à faire peur, à lui faire faire faire des cauchemars éternellement. Par exemple « le Grand méchant Loup », « Les trois petits cochons », mais dans ces versions-là, la fin n'était guère heureuse bien au contraire... Pour ma part, à chaque livre terminé, je voyais son mignon petit visage se décomposer et se crispier de peur. Des larmes coulèrent, elle était en pleurs, mais pour moi c'était un spectacle des plus merveilleux qui ne m'ai jamais été donnée de vivre jusqu'à présent. La voir sangloter toutes les larmes de son corps, ne faisait qu'amplifier la rage que j'avais de vouloir lui faire payer tout le mal qu'elle m'avait fait subir. Elle était à moi et à moi seule ! Et seule moi pouvais décider quel allait être son destin, et avec qui elle le partagerait vraiment !

Une fois la crise de pleurs passée, nous nous étions rendues dans un petit parc à côté d'un zoo qu'elle adorait. Là, elle jouait paisiblement et innocemment, comme tout autre enfant qui n'aurait pas eu une vie gâchée et écrasée par les autres. Elle n'a jamais connu la douleur, elle, ni atteint le

fond du trou ! Je l'avais aimée de tout mon cœur, et elle, c'est comme ça qu'elle me remerciait, de mon amour maternel si dévoué ?! En flirtant avec les assistantes maternelles de la crèche, puis sa maîtresse juste après la rentrée des classes ?! Elle était à moi, et ne devait voir, toucher, entendre, penser, parler et n'aimer que moi. Après tout elle me devait tout cette gosse ! Je l'avais mis au monde, j'étais toute sa vie, point ! Ma haine et mon dégoût envers cette fillette, ne faisaient que grandir et bouillir davantage intérieurement. Je ne le supportais plus et j'avais l'impression que la folie était la seule solution. La désolation et la solitude dirigeaient ma vie, alors que la sienne était un long fleuve tranquille, avec pleins de nouveaux amis et de joie à l'horizon. C'était tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil, le pays des bisounours pour elle en somme. S'en était plus que je ne pouvais le supporter.

Après le parc, vers douze heures trente, nous étions allées au Macdonald, je lui avais fait plaisir en lui commandant un happy-meal. Elle avait tout mangé pour ne pas gaspiller, tout comme je le lui avais appris ! Oui, c'était le bon vieux temps, comme si c'était hier... Elle avait beau n'avoir que trois ans et moi vingt et un, et pourtant, j'avais l'impression d'en avoir pris dix de plus. Elle avait gâché chaque instant de mon existence. Tout cela à partir du moment où sa propre conscience et vision du monde en dehors de moi, s'étaient développées à une vitesse folle. Toutes ces pensées obscures me traversaient l'esprit en boucle, sans cesse. Encore et encore et encore, comme une mauvaise cassette de qualité médiocre, qui ne s'arrêtait jamais de tourner. Je la voyais, manger toute contente, avec son petit poney rose qu'elle avait eu en cadeau. L'insouciance d'une enfant candide planait sur elle, tandis que la haine m'envahissait de part en part....

Le temps passait et on était déjà au milieu d'après-midi, quand j'avais décidé d'aller lui faire plaisir en allant au zoo. Il faisait beau et chaud, c'était une des journées comme on rêve d'en passer avec sa progéniture. Mais moi, je voyais les choses d'une autre manière. Elle adorait les animaux, je connaissais ses animaux préférés sur le bout des doigts ! Quel ne fût pas son émerveillement et sa joie de vivre en passant devant les cages des pandas et des tigres ! Je la voyais heureuse et comblée, et pour moi, c'est tout ce qui m'importait sur le moment. Elle était ma petite fille Emeline, il était normal que je la comble de bonheur avant de ne plus jamais la voir sourire ! Je lui devais bien cela à cette gamine,

heureuse et adorable malgré tout. En défilant devant les cages, les unes après les autres, je pensais à la jeter délibérément aux lions, faisant mine qu'un accident s'était produit... Mais il y avait beaucoup trop de monde, et de témoins qui auraient pût m'incriminer. Je n'aurais pas pu prendre ce risque, pour ma propre sécurité même si je le voulais désespérément. Toute guillerette, elle courait partout, s'étonnait et s'arrêtait devant tout ce qui bougeait. Même si son allure était négligée pour une enfant de son âge, et d'une maigreur anormale apparente. Elle portait des vêtements sales et troués, avait les cheveux hirsutes dans tous les sens, et son petit corps blême, laissait entrevoir énormément de meurtrissures de la couleur de la nuit... Elle restait magnifique en tout et pour tout, me suis-je dis à cet instant précis... Personne n'était aussi heureuse qu'elle à cet instant. J'étais fauchée et je ne pouvais pas subvenir à ses moindres besoins. Raison de plus pour la faire quitter ce monde cruel, je ne voulais en aucun cas qu'elle subisse la même vie que j'ai eue ! Elle devait partir heureuse et comblée, car je l'aimais si fort malgré que je la détestais tout autant ! Elle n'était plus à moi. Il était trop tard pour la sauver, elle avait été souillée par les pêchés des autres personnes. Sa vision ne se faisait plus à travers moi, c'est comme si je l'avais déjà perdue... Deux heures plus tard, on était parti. L'hiver venait de commencer, et la nuit tombait rapidement. Nous nous baladions le long de ce petit fleuve, jonché de bancs, dans la nuit presque immortelle qui commençait à s'installer. Avec elle, nous étions restées à marcher au bord, à admirer les flots d'une profondeur et d'un noir intense. Le bruit apaisant de l'eau qui s'écoulait paisiblement, sans jugement aucun. Un calme plat parfait.

On avait marché très longtemps au bord de ce fleuve, au moins deux heures je dirais. Je ne savais plus car le temps était passé à une vitesse folle. Et je n'avais ni téléphone, ni montre avec moi pour m'indiquer l'heure exacte. Emeline n'en pouvait plus de marcher, elle était complètement exténuée et moi aussi d'ailleurs. On avait décidé de s'arrêter faire une petite pause sur un de ces fameux bancs. On avait commencé à manger les sandwichs achetés plus tôt, dans la cafétéria du zoo. Après le repas, elle avait allongée sa tête sur mes jambes et dormait innocemment. Epuisée, j'avais réalisé sans nul doute la plus belle journée de sa vie, mais aussi la dernière. Un calme incommensurable et une satisfaction grandissante me gagnaient.

Les heures étaient passées, cette sensation d'apaisement et le sentiment de vouloir aller jusqu'au bout des choses, ne faisaient que s'accroître davantage. Après l'avoir recouvert de ma petite veste pour qu'elle ne prenne pas froid, je sortis un grand sac poubelle de cent cinquante litres. C'était un rouleau acheté deux jours plus tôt, à l'épicerie en face de chez moi. Au beau milieu des abysses profonds de la nuit noire, il devait être sûrement aux alentours de quatre heures du matin. Enfin peut-être, je n'étais plus sûre de rien à ce moment précis. Sauf de ma détermination à la tuer...

Je déplaçais celui-ci d'un seul coup en grand, pour en faciliter l'ouverture. Les alentours étaient heureusement déserts. Elle s'éveilla en sursaut dès qu'elle avait senti que je l'avais mise à l'intérieur. Elle pleurait et me suppliait de tout son sou. Elle disait « Câlin, maman, câlin !! » Pour sa dernière volonté, je lui en avais fait un. Je voulais la sentir une dernière fois dans mes bras. Je gravais ce moment dans ma mémoire pour toujours... Elle s'agrippait à moi tellement fort, qu'elle m'empêchait de respirer. Elle tremblait de tous les petits membres de son corps. Ses cris étaient aussi perçants qu'une alarme à incendie. Je l'avais faite taire en lui posant fortement ma main sur sa bouche. Tout en lui ordonnant un « CHUT » promptement. Je nouais définitivement les liens de son destin, tout en décidant de nouer ceux qui mettraient fin à sa vie par le biais du sac. Elle se débattait comme un diable et s'agitait comme un lion en cage. Elle m'implorait de tout son être de petite fille. Une fois que le nœud était achevé, j'entendais ses dernières paroles : « Pas l'eau maman ! Pas l'eau ! ». N'ayant aucune once de remords, avec un grand sang-froid, je l'avais déposée délicatement, sur l'eau calme de ce fleuve.

Pendant que je l'avais regardée s'éloigner doucement au gré du courant, elle continuait toujours de se débattre avec ferveur. Mais au bout de plusieurs minutes qui semblaient interminables, ses gestes s'étaient tus avec elle. Le silence régnait à nouveau dans cette nuit paisible. Emeline avait définitivement disparue, quelque part dans l'eau et les heures s'étaient écoulées. J'étais restée figée là, dans l'air du temps, avec une sérénité à toute épreuve. Je n'avais fait que regarder l'eau, accompagnée de la profondeur de ses abîmes. L'aube avait déjà pointé le bout de son nez, ainsi qu'un agent de police venu

m'arrêter. Car idiot comme je l'étais, j'avais envoyé un sms à une amie pour lui dire que tous ses problèmes s'étaient définitivement envolés ! Que plus jamais elle ne souffrirait et n'appartiendrait qu'à moi seule pour l'éternité ! Elle avait appelé la police par pure inquiétude et aussi par nécessité de bonne conscience, je suppose. De nombreuses plaintes avaient déjà été signalées des mois auparavant me concernant, auprès des services de l'enfance, sans résultats aucun. Une fois les menottes enchaînées aux poignets, j'étais en état d'arrestation pour l'assassinat prémédité de ma petite fille de trois ans. Puisque c'est également comme si je venais d'avouer à demi-mots mon acte innommable, par le biais du regard intense que je jetais à cette eau abyssale, sans discontinuer. Cet amour obsessionnel et compulsif sans nom que je lui vouais avait eu raison d'elle. Je ne ressentais aucune onde de culpabilité ou de remords... Je montais dans la voiture et ne pensait à rien d'autre qu'à l'empreinte de son étreinte encore chaude, et à ses mots terriblement poignants : « Câlin, maman ! Câlin ! ».